
Stephan MOEBIUS, *René König und die « Kölner Schule »*. Eine soziologiegeschichtliche Annäherung

Cécile Rol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3704>

DOI : 10.4000/ress.3704

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2017

Pagination : 283-285

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Cécile Rol, « Stephan MOEBIUS, *René König und die « Kölner Schule »*. Eine soziologiegeschichtliche Annäherung », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 55-1 | 2017, mis en ligne le 12 décembre 2016, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3704> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3704>

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2021.

© Librairie Droz

Stephan MOEBIUS, René König und die « Kölner Schule ». Eine soziologiegeschichtliche Annäherung

Cécile Rol

RÉFÉRENCE

Stephan MOEBIUS, 2015, *René König und die « Kölner Schule ». Eine soziologiegeschichtliche Annäherung*, Wiesbaden, Springer VS, 128 p.

- 1 Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la situation de la sociologie en Allemagne de l'Ouest est explosive. On a ainsi pu parler de « guerre civile sociologique » ou alors filer la métaphore « volcanique » au sujet de la triade structurant le champ disciplinaire, avec Helmut Schelsky à Münster, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer à Francfort, enfin « l'école la plus reconnaissable » et « la plus influente » entre toutes dans les années 1950 et 1960 : celle de Cologne autour de René König (p. 34 ; p. 127, n. 392). Pourtant, peu de monographies ont comparativement été dédiées à cette dernière. Suite au mouvement étudiant de 1968, son déclin, au profit de l'école de Francfort, était scellé. Alors que l'édition des œuvres complètes de König (20 volumes) s'est achevée en 2014, la « brève étude » (p. 123) que lui consacre Stephan Moebius a ainsi le mérite de combler une lacune. Ce petit livre en retrace l'histoire depuis 1945 jusqu'à la fin des années 1960.
- 2 Dans son introduction (p. 9-33), Moebius recontextualise la place de König sur l'échiquier sociologique ouest-allemand après-guerre. Si les trois écoles de Münster, Francfort et Cologne étaient initialement réunies autour d'un consensus scientifique et politique (la référence à la sociologie empirique américaine et le souci de refaçonner la République fédérale allemande), elles vont progressivement acquérir une physionomie propre avec la Guerre froide, les conflits éclatant en 1959, lors du cinquantenaire de la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie*. Les deux points de litige principaux mis en avant par

Moebius sont la question des rapports entre théorie et empirie et la question politique. L'internationalité joue en chacun d'eux un rôle non-négligeable : c'est en référence à Émile Durkheim que König défend une sociologie entendue comme science autonome (*Einzelwissenschaft*) empirique ; c'est via l'*International Sociological Association* et grâce au succès de certains de ses élèves à Harvard qu'il peut s'opposer avec force à Schelsky, à qui il reproche de soutenir d'anciens sociologues nazis.

- 3 Si l'on a pu parler d'une « école de Cologne » – et les contradictions qui la traversent confirment qu'il s'agirait là d'une reconstruction *ex post*, écrit Moebius (p. 33) –, ce serait en un sens durkheimien, avec un chef de file, un programme théorique homogène, des élèves qui diffuseront l'enseignement du maître, enfin une revue. La partie principale du livre (p. 34-118) est ainsi subdivisée en fonction de ces quatre caractéristiques. 1) Sur le chef d'école, Moebius dresse une biographie en 21 pages en insistant sur son opportunisme (König dut changer de thème d'habilitation du fait de la prise de pouvoir des nazis – *De l'essence de l'Université allemande* au lieu de *De la sociologie "objective" d'Émile Durkheim* initialement prévue). Il rappelle son exil en Suisse, où König enseigne à Zurich de 1937 à 1949, avant de rentrer à Cologne : « seconde émigration » à l'occasion de laquelle les continuités de la République fédérale avec le régime nazi l'inquiètent et le poussent à « éduquer la jeune génération dans un sens démocratique » (p. 47 et suiv.). 2) Le programme de cette rééducation, basé tant sur la tradition durkheimienne que le modèle américain, est unifié par une idée directrice qui se veut résolument morale : « préserver l'intégrité de l'homme en tant que personne socio-culturelle » afin de « renouveler » la société de l'Allemagne de l'Ouest (p. 50, 57 et 75). Pour défendre en ce sens « la liberté et la dignité humaine » (p. 79), König prône une pratique empirique, dont Moebius reprend les quatre axes à l'analyse qu'en a donnée Clemens Albrecht dans sa postface du volume 8 des œuvres complètes : ethnologie structuro-fonctionnaliste, théorie française, enquêtes empiriques sur le modèle américain (mais dans le sens tel qu'entendu dans les années 1920-1930) et, enfin, morale des sociétés contemporaines. L'homogénéité de l'ensemble et l'inspiration américaine sont en réalité relatives : Moebius conclut sur le caractère contradictoire d'une sociologie qui se dit positiviste et spéciale, mais qui en définitive s'avère éclectique, pluraliste et englobante (p. 73, 114). 3) Cette contradiction eut des répercussions parmi les « disciples » de König, plus particulièrement les quatre qui l'épaulèrent dès son arrivée à Cologne : Erwin K. Scheuch, Peter Heintz, Dietrich Rüschemeyer et Peter Atteslander. L'apostat principal – si l'on peut l'être dans le cas d'une théorie finalement éclectique – fut celui qui eut le plus d'aura internationale, à Harvard notamment, à savoir Scheuch. Disciple « dissident », il l'aura été de façon quasi dialectique. D'une part, bien qu'étant critique vis-à-vis du néolibéralisme et de la *Rational Choice Theory*, Scheuch s'engage, suite à 1968, dans un combat contre la « nouvelle gauche » et au sein du vieil Institut international de sociologie que König ne soutient aucunement. Mais, d'autre part, la durable perception de l'école de Cologne comme une importation de la recherche empirique américaine (ou tout du moins une orientation favorable à ce mode d'enquête) relevait plus de son fait que de celui de König. 4) La partie consacrée à la vieille revue de Leopold von Wiese dont König reprend les rênes en 1955, la *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, est assez brève (p. 111-118). Sous sa direction, elle servit autant de vitrine que d'outil au service de la « politique de professionnalisation de la sociologie » ouest-allemande poursuivie par König (p. 115 et suiv.).

- 4 En conclusion, Moebius revient sur la question de la légitimité qu'il y a ou non à parler d'une « école de Cologne », puisque ses héritiers ont pu en critiquer, voire en récuser, l'existence et que diverses raisons incitent à en relativiser l'appellation. De fait, un positionnement politique et une posture méthodologique commune avec le maître font défaut. L'auteur en maintient cependant la pertinence et propose de résoudre le paradoxe par l'affirmation que König ne fut peut-être lui-même pas königien (p. 123). Il n'en reste pas moins que son école, avec, puis sans lui, a bel et bien existé. Son « noyau dur » visait à réorganiser la discipline en constituant des sociologies spéciales « nouvelles » quitte à ce que l'unité du paradigme plus général de König (sa triade théorique Culture-Personne-Société) en pâtisse (p. 120 et suiv.). Par-delà l'attraction ou la répulsion exercée par König, c'est la recherche empirique qui a prioritairement fédéré ce groupe, recherche empirique que König n'a pas pratiquée ni toujours tenue en haute estime, mais qu'il n'a eu de cesse de promouvoir dans un esprit partagé de « foi en la planification, au progrès et au renouvellement moral – quand bien même ceux-ci aient pu prendre des orientations idéologiques différentes » chez ses disciples (p. 123). « En résumé, l'influence de l'école de Cologne se rapporte en gros moins à une référence directe à la tradition durkheimienne ou à une étroite imbrication avec l'ethnologie qu'à une recherche empirique dont König a initié l'élan moral, démocratique et sociocritique dont elle a revêtu le caractère, influence qui a duré jusqu'au milieu des années 1970 environ » (p. 125).
- 5 *René König und die « Kölner Schule »* n'est pas une étude critique proprement dite. Il s'agit plutôt d'une introduction historique et descriptive. S'il fallait trouver un équivalent de cet ouvrage en France, les collections « Que sais-je ? » ou « Repères » pourraient faire figure de modèles, à ceci près que si l'auteur a su condenser son exposition, il n'en a pas pour autant sacrifié la qualité de l'appareil critique. On compte en effet pas moins de 394 notes sur 128 pages. Celles-ci permettent d'embrasser la littérature sur le sujet et comportent des sources inédites, en particulier des entretiens réalisés par Karl-Siegbert Rehberg et diverses lettres exhumées des archives Rockefeller, dont le rôle dans le financement de certaines activités de l'école de Cologne est d'ailleurs signalé. Nous regrettons pour notre part, notamment dans l'introduction, l'absence relative de Leopold von Wiese, fondateur de la « première » école de Cologne dans les années 1920, qui n'est ici évoqué que ponctuellement (p. 46). Les démarcations principales, de nature institutionnelle, stratégique comme intellectuelle avec la seconde auraient pu être esquissées, même de façon succincte. Alors que von Wiese a pu se présenter à l'occasion comme le « Tarde » de la sociologie allemande, la référence de König à Durkheim aurait pu, par exemple, s'en trouver éclairée sous un autre jour.

AUTEURS

CÉCILE ROL

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg – Institut für Soziologie